

Orthographe phonétique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 46

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209053>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ABONNEMENTS POUR 1913

Tout nouvel abonné, pour **six mois**
ou **l'année**, dès le 1^{er} janvier 1913,
recevra **gratuitement** :

le **Conteur Vaudois** jusqu'à fin 1912,

un volume des **Causeries du Conteur Vaudois**

(choix de morceaux français et patois,
avec illustrations).

Sommaire du N° du 16 novembre 1912 : Les
distractions du chalet (S. G.) (A suivre).
— Orthographe phonétique (boutade). — Guerre et
Paix (Louis Monnet). — Simplicité. Atteinchon !
(boutades). — Des vers de Turc. — Laquelle ? (Lo
Villio). — Perles scolaires. — A l'avant revuia dé
Bex (L. D.). — Noms de famille (A suivre). — Et puis
quoi ! — Chez le coutelier. Premiers froids (boutades).

LES DISTRACTIONS DU CHALET

JACOB X.

Si, par le beau temps, la vie de nos armail-
lis est pleine de gaieté, les étés comme ce-
lui de 1912, où la température fait grise
mine, elle ne peut rien moins que réagir sur le
moral de ceux qui sont obligés d'accomplir cha-
que jour la même besogne, par tous les temps.
Alors, l'amertume et l'ennui remplacent la
bonne humeur. Après avoir vaqué à son travail,
s'il a quelque peu de répit, le fruitier prend sa
chaise à une jambe, s'assied près du feu pour
sécher ses vêtements transpercés par la pluie,
pendant que les vaches font tinter leurs sonnail-
les en ruminant dans la chaude écurie. Par de
pareilles journées, nos anciens armaillis avaient
coutume de dire : « Vouatsé adf on dzoï à taba et
à séré », parce qu'ils fumaient leur pipe au coin
du feu en rôtissant un morceau de séré salé pour
dissiper l'ennui, tout en contant des farces et
anecdotes diverses. Et, le soir, à la veillée, le
même tableau se renouvelait jusqu'au coucher
du personnel.

C'est ainsi, du moins, que les choses se pas-
saient chez mes parents. Nous avions un voisin,
à peu près seul en son chalet, qui venait quel-
quefois passer un bout de veillée auprès de nous.
Des malins l'avaient surnommé Jacob X ; vous
allez bientôt savoir pourquoi. C'était un Bernois
du Simmenthal, un peu naïf, mais honnête et
travailleur. Aimable à ses heures, il excellait à
raconter. Son arrivée chez nous était toujours
saluée avec joie, surtout par les enfants. Sa
tendance demeurait chez ses parents, fermiers
d'un joli domaine à la plaine, où Jacob passait
l'hiver, aidant à la famille de son beau-père,
dans ses travaux de saison, en attendant de re-
commencer une nouvelle campagne d'été.

Un soir, c'était au commencement d'octobre,
voici notre voisin et ami qui, faisant résonner
ses socques sur le pavé, ouvrit la vieille porte
de la cuisine, où nous étions déjà réunis, après

avoir rassemblé le bétail dans l'écurie. Il faisait
un froid humide d'arrière-automne ; un brouil-
lard épais avait obscurci ce qui restait du jour ;
la neige pouvait survenir et nous obliger à bou-
cler les gros toupins (grandes sonnailles en fer
battu qu'on ne mettait au cou des vaches qu'à
l'occasion de la montée et de la descente), et
nous jasions près du feu. Nous entendîmes le
« pon soir » bien connu, auquel mon père répon-
dit :

— Bônsoir, Jacob. Vous faites bien de venir
passer la veillée avec nous. Quel nouveau, à la
Buttéranne ?

— Ma fa, che ne sais pas ; ces brouillards sont
poucrement froids et épais. Ça pourrait pien
nous amener quéqu'chose X pour demain. C'hai
aussi amené mes motsons (génisses) au chalet
pour cette nuit.

— Asseyez-vous donc sur le banc, près du feu,
et commencez-nous une de vos jolies histoires ;
cela fera passer le temps plus rapidement.

— Eh pien, che vous raconterai quéqu'chose X
du servant de notre maison de maîtres, si vous
voulez.

Il faut dire que la maison de maîtres du do-
maine où son beau-père était fermier passait
pour hantée par un esprit ou servant. Des far-
ceurs faisaient jouer à celui-ci des tours à la
barbe des naïfs. Jacob X était du nombre de ces
derniers. En apprenant son français, il s'était
imaginé, je ne sais pourquoi, que X était le
complément obligé de l'expression *quelque
chose*. De là l'habitude singulière qui lui était
restée, et son surnom. Notre voisin se mit donc
à nous raconter les diableries de la maison de
maîtres du domaine où il passait l'hiver, en
compagnie de sa femme. Pour lui, tout cela était
réel ; quant à ses cinq ou six auditeurs, les uns
étaient sceptiques, les autres, plus ou moins
amateurs de merveilleux, se contentaient de
sourire de ces contes bleus. Ni la soudaine illu-
mination nocturne du salon de la maison de
maîtres, ni la musique du piano exécutée sans
musicien, ni l'ombre sans la personne ne para-
raissent faire impression sur eux. Mais la mai-
son du fermier était indemne ; Jacob n'en pou-
vait pas dire quéqu'chose X qui sentit le mer-
veilleux. Seulement un matin, il avait trouvé
deux vaches attachées au même lien et cela lui
paraissait louche : l'esprit familier aurait bien pu
passer par là !

L'un de nos meilleurs armaillis, réengagé
par mon père pour l'été suivant, avait été sur-
nommé par nous la *Moraine*, parce qu'il appe-
lait ainsi un mur de clôture de pâturage. Il était
le premier à rire des contes de Jacob, qu'il traî-
tait, déjà à cette époque, de grossières supersti-
tions. Cette incrédulité avérée blessait quelque
peu notre conteur, qui lui répondit à la fin de
la veillée, en se disposant à prendre le chemin
du retour : « Voï, voï, tu pourrais pien, toi aussi,
apercevoir quéqu'chose X, une nuit quelcon-
que ». Et tous, cette fois, de partir d'un éclat de
rire sonore, en souhaitant le bonsoir à notre
gentil conteur.

Cette nuit-là se passa sans neige ; un petit ra-

doucissement de la température nous permit
d'attendre la Saint-Denis ou le 9 octobre, qui
était alors le terme ordinaire pour la descente
du bétail. La campagne d'été étant terminée,
nous revînmes passer l'hiver à la plaine.

(A suivre.)

S. G.

Orthographe phonétique. — Le papa d'un
petit garçon nous communique le billet suivant,
écrit par ce dernier à sa maman. C'est un très
curieux exemple d'orthographe phonétique.

Pour bien comprendre, il ne faut pas oublier
que la prononciation des lettres de l'alphabet,
aujourd'hui, dans les écoles, est un peu diffé-
rente de ce qu'elle était jadis. Ainsi *b* se pro-
nonce *be* (e muet) ; *c* = ke ; *m* = me, etc.

Passons maintenant la plume au petit épis-
tolière.

*hchton-une montre a papa pour cimdon la
sienne pasejan noraï pa une montre dan ma
chambre
mail la raipons*

GUERRE ET PAIX

La guerre qui désole actuellement l'Orient
donne un regain d'actualité aux vers que
voici, écrits par Louis Monnet, lors de la
guerre de Crimée, en 1855.

Tandis que l'Orient est en proie à la guerre,
Que le canon vengeur, imitant le tonnerre,
Y gronde sourdement ;

Que l'homme aux passions met en jeu son génie
Pour torturer son frère et lui trancher la vie
Sous l'œil du Dieu élément ;

Et qu'en ces champs d'horreur, de sang et de carnage
On entend se mêler aux plus grands cris de rage
Les plaintes des mourants ;

Que l'on voit sur le sol et la face meurtrie,
Murmurant un adieu à l'homme, à la patrie,
Les soldats expirants ;

Que les murs des cités se fendent et s'écroulent
Sous l'aile des boulets qui bondissent et roulent
Au milieu des soldats ;

Que s'enfuit dans les champs une femme qui pleure,
Un enfant, un vieillard qu'arrache à sa demeure
La foudre des combats ;

Que sous les bataillons la campagne est foulée,
Et sous la bombe en feu la récolte brûlée,
Et le ciel obscurci ;

Laboureurs qui semez, le cœur plein d'espérance,
Sans que Sébastopol, l'Angleterre ou la France
Vous causent du souci ;

Quand Dieu, pour vous bénir, rend féconde la terre
Et vous tient éloignés des fléaux de la guerre,
Oh ! dites-lui : Merci !

Et vous qui désirez que sous le toit champêtre
Qui fait votre bonheur et qui vous a vu naître,
Vous mouriez aussi,

Sans qu'un de vos enfants appelés sous les armes,
En marchant au danger vous remplisse d'alarmes,
Dites à Dieu : Merci !

Et nous tous qui vivons en paix dans nos montagnes,
Au village, à la ville, en nos belles campagnes,
Disons à Dieu : Merci !

8 mai, 1855.

LOUIS MONNET.